



Weekend

Mon journal

Alors ce scénario, où en est-il?

Par Andreï GUEGLASSIMOV

QUOTIDIEN : samedi 10 mars 2007

SAMEDI

La plus belle des villes

Ce matin, ma mère est arrivée d'Irkoutsk. Encore ému par nos retrouvailles, je suis allé fumer une cigarette sur le balcon et, pour la première fois depuis de nombreuses années, je me suis souvenu de cette ville où je suis né et où j'ai passé les quatorze premières années de ma vie. Pour les touristes et les étrangers, son principal intérêt est d'être à proximité du Baïkal, mais pour moi, elle a été la plus belle des villes, tout simplement parce que je n'en connaissais pas d'autres. Les autres sont apparues beaucoup plus tard et progressivement, comme les caractères sexuels secondaires, dont la nature, justement, est de rester secondaires. C'est quand j'ai eu 14 ans que s'est produite la première catastrophe de ma vie. Mes parents ont entassé toutes nos affaires dans un conteneur, nous ont attrapés au passage, ma soeur et moi, et ont quitté la ville, comme l'armée d'un général en déroute. Ils voulaient gagner de l'argent et n'avaient rien trouvé de mieux que de nous emmener dans le nord où l'on offrait alors des salaires deux à trois fois plus élevés que dans le reste de l'URSS. Dans ce nouvel endroit, dont je n'ai pas même envie de mentionner le nom, je suis resté longtemps devant la fenêtre à regarder de sombres montagnes, et puis je me suis acheté un gros cahier à couverture de cuir. J'ai alors commencé à y recopier, avec la minutie d'un comptable, des passages de livres qui évoquaient un tant soit peu ma ville d'Irkoutsk. C'est manifestement à cette époque ingrate de ma vie d'adolescent de 14 ans qu'est né en moi ce penchant pour une conception du monde monolithique, caractérisée par les trois volets : monothéisme, monogamie, enregistrement monophonique des Eagles et cette méfiance pour toute espèce de pluralisme. Bref, à 14 ans, relégué dans un trou perdu, je recopiais avec application des phrases ineptes. Jusqu'au jour où, brusquement, je me suis rendu compte de la supercherie. Derrière toutes ces évocations de la ville qui me manquait autant que Juliette à Roméo dans le caveau, autant que le communisme au Politburo du Comité central du PCUS, derrière toutes ces abondantes citations glanées dans des livres généralement ennuyeux et sans talent, je ne reconnaissais pas ma ville.

DIMANCHE

Les producteurs et les pissieurs

La matinée a commencé avec des coups de fil de producteurs. Un premier, puis un deuxième. A peine m'étais-je réjoui de ne pas en avoir eu un troisième, qu'un metteur en scène a appelé. La même question les tourmentait tous les trois : « *Alors ce scénario, où en est-il ?* » Les producteurs sont des gens sans tact. Je ne connais pas de pire engeance, sauf peut-être les voyageurs des autobus de la banlieue de Moscou. Et ces deux garçons qui, le 14 octobre dernier, buvaient de la bière dans un train de la banlieue parisienne et allaient régulièrement pisser dans le soufflet. Le plus grand des deux n'arrêtait pas de rire. Tout compte fait, je crois que les producteurs sont encore pires. S'ils se contentaient de pisser en votre présence en rigolant franchement, on pourrait à la rigueur les supporter. Pour me changer les idées, j'ai allumé la télévision. Là, on m'a informé que la guerre froide avec l'Amérique recommençait, que des touristes russes avaient été assassinées en Thaïlande par un toxicomane, que le maire de Vladivostok était accusé d'avoir dilapidé les deniers publics, et qu'il n'y avait rien de neuf à attendre des élections législatives du 11 mars. Les sondages créditent le parti de Vladimir Poutine, « Russie Unie », de 40 % des voix, tandis que le mélancolique Ziouganov, avec ses communistes et ses petits vieux nostalgiques de Staline, ne récolterait que 8 % des voix. Quant aux autres formations politiques, ce n'est même pas la peine d'en parler. Un abîme sépare donc les deux premiers partis.

LUNDI

Uniformes et enfants nus

Mon fils aîné Boris a manqué l'école. La patrie avait besoin de lui à un autre endroit : les garçons de terminale

passaient leur conseil de révision. Je me vois encore, il y a de nombreuses années de cela, assis tout nu dans le couloir du bureau de recrutement, à attendre la visite médicale. Autour allaient et venaient d'autres adolescents nus, qui avaient la chair de poule comme moi. Dans chaque bureau étaient assis des adultes habillés. Tous officiers. Manifestement, ils apprécient davantage leurs beaux uniformes quand ils sont entourés d'enfants nus. Ça met en valeur leur héroïsme d'officier et leur volonté de fer. Parmi eux, il y avait des femmes. Des médecins militaires. J'étais mort de honte devant elles.

Cette fois-là, j'avais rédigé une demande pour partir en Afghanistan. Je rêvais d'accomplir une mission internationale. On était en 1980. Nos troupes étaient là-bas. Et nos cerveaux, Dieu sait où. Je suis curieux de savoir si les jeunes Américains font aujourd'hui ce genre de requête. Heureusement, on n'a pas voulu de moi. Puis, quinze ou seize ans plus tard, ils se sont mis à enrôler mes étudiants. Ils les ont ensuite renvoyés chez eux dans des cercueils de zinc. Ils sont peut-être morts pendant l'assaut de Grozny, ou sur une place au nom étrange de «Minutka», ou quelque part dans les montagnes, sur des hauteurs qui n'avaient pas de nom. Ils sont morts, et les études, ça n'était définitivement plus leur problème. Il y a deux jours, on a évoqué brièvement, au journal télévisé, le sort de la 6e compagnie du 104e régiment de parachutistes, presque entièrement décimée au début du mois de mars 2000. Ils étaient 91. En une seule nuit, il en est mort 84 au combat. Le dernier officier resté en vie s'était volontairement exposé aux tirs adverses et y avait trouvé la mort.

MARDI

Sacrée salade russe !

Dans notre pays, c'est bientôt le 8 mars. Chez nous, ce n'est pas un jour comme un autre : c'est une espèce de vague déferlante. Ma mère, qui est allée faire du ski dans une résidence de vacances des environs de Moscou, m'a dit ce matin au téléphone, d'une voix réjouie : «*Tu m'appelles pour me souhaiter une bonne fête ?*» Je suis resté interloqué. «*Non, maman. Je voulais juste entendre le son de ta voix. Aujourd'hui, on n'est que le 6*». «*Ah, bon ? Je croyais vraiment qu'on était déjà le 8*». Apparemment, elle n'est pas la seule à avoir cette impression. Les hommes politiques, depuis ce matin, rivalisent d'élégance et d'esprit pour souhaiter une bonne fête aux femmes de ce pays. Derrière cette célébration de la Journée internationale de la femme se profile cependant un autre événement : les élections législatives du 11 mars. Chaque homme politique a ses points de repère dans l'univers mystérieux de la femme. L'homme important du Parti communiste, Ziouganov, est allé visiter un élevage de poulets. Les éleveuses, heureuses et émues, la tête couverte d'un fichu blanc, lui ont adressé de joyeux sourires. Il n'a pas été en reste. Il voulait manifestement faire d'une pierre deux coups et montrer qu'il n'avait pas peur de la grippe aviaire. Voilà un homme, et un vrai ! Ensuite est apparu l'homme important de Moscou, Loujkov. Ce dernier a invité dans sa mairie les mères méritantes (dix enfants et plus) et des femmes d'affaires dont la réussite a été particulièrement spectaculaire. Sacrée salade russe ! Là, on était face à une volonté évidente de ratisser large dans l'électorat féminin. Seul Poutine a travaillé tout en finesse. En professionnel authentique qui a de l'élégance et du style. Pour célébrer ce jour, il n'a invité qu'une seule femme. Mais quelle femme ! Valentina Terechkova un nom qui restera à jamais gravé dans la mythologie féministe russe. La première femme cosmonaute du monde. Le Président lui a offert un bouquet de fleurs des vraies et un tableau représentant ces fleurs. Chez nous, en Russie, on a avec les fleurs un éternel problème : elles se fanent. Pour éviter ce casse-tête, les hommes de ce pays ont donc décidé de n'en offrir aux femmes de leur vie qu'une fois l'an : le 8 mars. Et seul notre Président s'est montré, comme toujours, bien plus intelligent que nous tous. Il a offert des fleurs peintes. Merde, c'est justement ce que me disait ma mère quand j'étais petit : «*Apprends à dessiner !*»

MERCREDI

Mort d'un businessman

Le pays tout entier est concentré sur la fête à venir. Les fleuristes étant, ce jour-là, complètement dévalisés, il s'est créé autour de la fleur un commerce mafieux. Hier, à Moscou, on a retrouvé mort un businessman à qui la police avait confisqué un énorme lot de fleurs de contrebande, d'une valeur de deux millions et demi de dollars. On ne sait pas encore si cet homme s'est suicidé ou s'il a été victime de la vengeance de ses pourvoyeurs. La beauté est une chose terrible. Un ancien criminel m'a raconté que, chaque année, après le 8 mars, arrivait dans la prison un grand nombre de condamnés pour meurtre. Tous avaient, par jalousie, tué l'élu de leur cœur. Qui avait été, de la part d'autres hommes, l'objet d'une attention trop appuyée.

JEUDI

Journée de la femme

Ça y est, nous y sommes. Les rues sont vides, tout le monde est à table. C'est la Journée de la femme. Sur les trottoirs, il y a des tonnes de neige mouillée ramollie et de boue. Cette fois, les femmes n'y sont pour rien. Notre gouvernement a expulsé du pays tous les immigrés clandestins. Il n'y a plus personne pour nettoyer les trottoirs.

VENDREDI

Epreuve terminée

La fête est finie, le pays est retourné au travail. Les hommes ont un peu la gueule de bois à cause de la vodka qu'ils ont ingurgitée hier, mais ils sont contents. Ils ont vaillamment supporté l'épreuve, et peuvent, dans le métro, ne pas céder leur place aux femmes pendant encore une année entière.

(Texte traduit du russe par Joëlle Dublanche)

Andreï Guelassimov est né en 1965, à Irkoutsk, en Sibérie. Il a d'abord suivi au Gitis (l'académie russe des arts du théâtre) les cours du célèbre metteur en scène Anatoly Vassiliev avant d'enseigner, à l'université, la littérature anglo-américaine. Fox Mulder a une tête de cochon (Actes Sud, 2005), son premier livre, a été publié à Moscou en 2001. L'année suivante, la Soif (Actes Sud, 2004, Babel 2006), un récit ayant pour cadre la guerre de Tchétchénie a confirmé sa place sur la scène littéraire russe. Dernier roman : l'Année du mensonge (Actes Sud, 2006).

<http://www.liberation.fr/transversales/weekend/239926.FR.php>

© Libération